

LES ACTEURS

A L'AUBERGE,

COMEDIE

EN UN ACTE., MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. FRANCIS, JOUSLIN DE LA SALLE
ET MAURICE ALHOY,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 28 MAI 1825.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 25 CENT.  
~~~~~



PARIS,
CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

Au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard St-Martin,

N° 29, vis-à-vis la rue Lancry.

1825.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

BELFONT, }	comédiens.	{	M. FARGUEIL.
ROSINE, }			Mlle. ÉLISA JACOB.
BERTRAND, aubergiste			M. SIGNOL.
HENRIETTE, filleule de Ber-			
trand			M ^{lle} . ZÉLIE MOLLARD.

La Scène se passe à Orléans, dans une Auberge.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LES ACTEURS

A L'AUBERGE.

Le théâtre représente la salle commune des voyageurs.

A droite et à gauche sont des cabinets et une porte dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, conduisant Rosine et Belfond.

Entrez, entrez, monsieur et madame; je vais veiller à vos effets, et je suis à vous dans l'instant.

SCÈNE II.

ROSINE, BELFONT, *en habit, de voyage.*

BELFONT.

Allons, ma chère Rosine, un peu de courage, dans quelques jours nous serons à Paris, et j'espère que vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mes conseils.

Air: *De mon Carnaval.* (De Béranger.)

Chacun de nous depuis long-tems promène,
Et ses chansons et ses destins errans;
Thalie, enfin, sur les bords de la Seine,
Nous réunit à ses nombreux enfans!

Sur cette terre où brille le génie,
 Ah ! bien souvent nous portions nos regards ;
 Gaïs pèlerins , cherchant une patrie ,
 Nous la trouvons sur le sol des beaux-arts.

ROSINE.

Je ne sais , mais plus je m'approche de la capitale et plus mes craintes augmentent ; le public que nous quittons , nous voyait avec indulgence , avec bonté , il était habitué à nos défauts. Celui que nous allons chercher a le droit d'être exigeant , sévère ; il a tous les ours sous les yeux de si beaux talens.

Air : du Vaud. du premier prix.

Avec crainte , moi je contemple
 Mon prochain début à Paris ;
 Car à notre art il offre un temple ,
 Où le talent seul est admis ;
 Il doit chercher à conserver sa gloire ,
 Le pays heureux , qui déjà !
 Peut aux fastes de son histoire ,
 Livrer les noms de Mars et de Talma.

BELFONT.

Sans doute , le public de Paris est sévère , mais pour votre sexe , la galanterie le conduit toujours à l'indulgence... C'est moi seul qui devrais trembler.

ROSINE.

On nous trouvera des habitudes de province.

BELFONT.

Nous tâcherons de les naturaliser.

ROSINE.

Les auteurs n'oseront nous confier aucun rôle.

BELFONT.

N'ont-ils pas déjà consenti à faire une épreuve en notre faveur avec une pièce de début ? et ils ont poussé la galanterie , jusqu'à nous envoyer nos rôles à Bordeaux , pour que l'ouvrage fût tout prêt à notre arrivée à Paris.

ROSINE.

Mais la pièce n'a qu'à tomber...

BELFONT.

Espérons le sort contraire pour un ouvrage sans prétention, présenté seulement comme un cadre dans lequel on place deux nouveaux acteurs. Je ne sais si je m'abuse, mais j'ai un pressentiment de succès.

Air : *A soixante ans*

De ce public par fois sévère,
J'espère un indulgent regard ;
Moi, je connais son caractère,
Et m'applaudis de mon départ.
Pour l'étranger, sans cesse il est affable,
Le provincial en lui trouve un appui ;
Comme jadis, on nous dit aujourd'hui !
Le Parisien un hôte fort aimable,
Qui fait très-bien les honneurs de chez lui.

Ah ça, ma chère Rosine, il est tems que vous m'appreniez le motif qui nous a fait abandonner nos compagnons de voyage pour venir loger dans cet hôtel.

ROSINE.

Retiré dans un faubourg de la ville, il est plus tranquille que celui où nous sommes descendus, et ne voulant pas continuer la route...

BELFONT.

Quoi, nous laissons la diligence, et nous arrêtons ici ?

ROSINE.

Oui, mon cher Belfont, nous avons un peu de tems devant nous, si cela ne vous contrarie pas trop, j'ai le projet de passer deux ou trois jours dans cette ville.

BELFONT.

Moi, de tout mon cœur, j'aime beaucoup la ville d'Orléans ; si nous allions voir le directeur nous pourrions peut-être donner quelques représentations.

ROSINE.

Excellente idée ! nous pourrions même essayer notre pièce de début.

BELFONT.

J'adopte le projet. Nous serons secondés par un ancien camarade qui est dans la troupe de l'arrondissement ; il faut que je sache sa demeure ! La fille, la fille !...

ROSINE.

Comment le nommez-vous ?

BELFONT.

Derfort.

ROSINE.

Justement... c'est aussi pour lui que je m'arrétais ici... il m'a rendu des services autrefois, et je ne les ai point oubliés.

BELFONT.

Eh ! bien, nous verrons si nous ne pouvons pas faire quelque chose pour lui ; son talent lui aurait laissé des ressources, si son bon cœur ne les avait dissipées. Excellent camarade, véritable artiste, et misérable.

ROSINE.

Comme un auteur de province.

BELFONT.

La fille !...

SCÈNE III.

Les Précédens, HENRIETTE, deux Garçons apportant des valises et des cartons.

HENRIETTE.

Voilà tous vos effets, si vous voulez choisir vos chambres, on les y transportera.

BELFONT.

Fort bien, mon enfant. Sais-tu dans quel quartier demeure le comédien Derfort ?

HENRIETTE.

Le père Derfort qui jouait si bien les valets... Je crois bien que je sais où il demeure. Mais chut, n'allez pas parler de lui dans cette maison.

ROSINE.

Est-ce que le doyen de la troupe aurait par distraction oublié de régler son compte avec l'aubergiste ?

HENRIETTE.

Si ce n'était que cela... M. Gustave, le fils du père Derfort, joue les amoureux, v'là-t-il pas qu'il m'avait mis des idées de comédie dans la tête et qu'il voulait m'faire débiter.

ROSINE.

Toi ?

HENRIETTE.

Oui, dans Zaïre, rien que ça, ma toque à plumes était déjà faite... Tout le plumeau de notre maître y avait passé ; mais v'là-t-il pas que l'bourgeois, qu'est mon parrain, a su ça, il a donné congé au père et au fils qui demeuraient ici, et m'a défendu de leur parler de ma vie.

ROSINE, *riant*.

Tu te croyais de la vocation pour le théâtre ?

HENRIETTE.

Tout comme une autre.

Air : *Ma mèr' me disait comm' ça.* (Riquet.)

Votre état est un amus'ment,
Dont j'aurais été curieuse !
Car je me crois faite, vraiment,
Pour remplir un rôl' d'amoureuse ;
C'est bien facil' de prendr' le ton
D'un' jeun' fille qui soupire,
Quand on fit l'amour pour tout d' bon,
C'est pas malin d' le fair' pour rire.

Mais, c'est égal, la sévérité d'mon parrain ne peut pas changer mon amour pour le fils de M. Derfort, et je l'aime une fois plus depuis que je ne dois pas penser à lui.

BELFONT.

Eh! pourquoi ton parrain s'oppose-t-il à ton inclination ?

HENRIETTE.

Parce qu'il n'aime pas les comédiens.

BELFONT.

Vraiment....

HENRIETTE.

Il dit que ces gens-là c'est la bande noire des auberges.

ROSINE.

Et d'où lui vient ce préjugé ?

HENRIETTE.

Dam! ça vient des niches qu'on lui a faites dernièrement ; la troupe qu'il a logés lui en a montré de toutes

les couleurs ; ils ont tout bouleversé ; ils ont même été jusqu'à tondre notre vieux chat gris pour faire une paire de moustaches à Barberousse, tant il y a que nous ne voyons plus personne. Le père Derfort est devenu vieux et gonteux, et ne peut plus jouer la comédie.... Tellez on donne ce soir une représentation à son bénéfice.

ROSINE.

Une représentation à son bénéfice?...

HENRIETTE.

Et, si vous restez ici, vous ferez une bonne œuvre en vous y rendant.

ROSINE et BELFONT.

Oh ! oui, oui, sans doute, nous y serons. (*Rosine va à la table et écrit.*)

BELFONT.

On n'a jamais eu à se plaindre de l'indifférence des comédiens en pareille occasion.

Air : Dis-moi mon vieux.

Combien de fois les talens de la scène,
Ont réparé les plus affreux malheurs ;
Combien de fois Thalie et Melpomène,
De l'infortune on essuyé les pleurs !
Naguère encor un terrible incendie,
Dévore-t-il mille produits de l'art ;
Nous les voyons, consolant l'industrie,
Changer en or les cendres du Bazar.

ROSINE.

Il faut faire porter sur le champ cette lettre au Directeur du théâtre. (*elle parle bas à Belfont.*)

BELFONT.

C'est cela !... (*On entend le bruit d'une voiture*) Quel est ce bruit ?

HENRIETTE.

C'est la diligence qui part pour Paris.

BELFONT.

Ah ! mon Dieu ! j'ai oublié de rendre à nos compagnons de voyage leurs passeports que j'avais été faire viser avec les nôtres.

ROSINE.

Que faire ? la voiture est déjà bien loin... On les renverra par la poste. En attendant, ils pourront peut-être

nous servir... Oui, l'idée n'est pas mauvaise. (*A Henriette*) Ton parrain est absent?

HENRIETTE.

Oui, madame, il est allé au devant des voitures publiques pour tâcher d'attraper quelques voyageurs.

ROSINE.

Fort bien, tu lui diras que, pendant son absence, toutes ses chambres ont été prises par diverses personnes qui viennent d'arriver.

BELFONT.

A merveille! tu lui remettras ces passeports comme le leurs.

ROSINE, *les prenant et en ôtant deux.*

Il faut soustraire les nôtres, notre profession serait une mauvaise recommandation.

HENRIETTE.

C'est vrai, car voilà la consigne qu'il m'a donnée.

Air : *Vive la Lytographie.*

Aux gens d'un' troup' dramatique,
R'fus' la porte pour raison;
C'est vouloir fermer boutique,
Que d' leur ouvrir sa maison!
L'an dernier, le jour des Rois,
Je vis arriver de Blois,
Dix artistes ambulants,
Légers d'argent et d' talents.
Ils jouaient drame et tragédie,
Par ordre du sous-préfet;
Par amour d' la comédie,
Accueil chez nous leur fut fait!
On s'en repentit bientôt,
Quand on vit qu' du bas en haut,
Not' maison devait encor
Fournir costume et décor...
De not' paravant l'enceinte,
Dut r'présenter un palais;
Nos tapis de toile peinte,
Firent des jardins Anglais!
Pour fair' d' Tekéli l' manteau,
L'un d'mon lit prit un rideau;

Les Comédiens.

L'aut' dépouilla not' plumeau ,
 Afin d' parer son chapeau.
 La duègne dans la cuisine ,
 Ayant perdu son bonnet ,
 Saisit le sac de farine
 Pour poudrer son faux toupet !
 Sous ses mains not' tranche lard ,
 S' métamorphose en poignard ;
 Le Vampire et Cardillac ,
 D'un voyageur prenant le frac !
 Le Tyran s'armant d'un' broche ,
 D'un plat fait un bouclier...
 Pour casque le traître acroche ,
 L'entonnoir de not' cellier.
 Le laurier de not' jambon ,
 Brille au front d'Agamemnon !
 Et le chien de Montargis ,
 A mangé tous nos rôtis.
 L'amoureuse a par caprice ,
 Sur sa têt' mis notre thim ;
 Et pris la boîte aux épices ,
 Pour figurer un écriu.
 Un grand niais qui ne trouvait ,
 Null' part ce qui lui conv'nait ;
 Sans s' gêner déshabilla
 D' la tête aux pieds mon papa.

Aux gens , etc. , etc.

(*Prenant les passeports.*) Mais en voilà une douzaine et vous n'êtes que deux.

BELFONT.

Sois tranquille , nous saurons nous multiplier de manière à lui faire croire que sa maison est pleine de monde, et quand une fois nous l'aurons mis de bonne humeur...

HENRIETTE.

Vous lui parlerez de mon mariage avec mon petit Gustave , pas vrai ?

ROSINE.

Fais ce qu'on te dit , ne t'embarrasse pas du reste... Une prompte réponse à ma lettre , et de la discrétion.

HENRIETTE.

Entrez par là , si vous voulez ; toutes ces chambres communiquent par un corridor intérieur.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air : de *Leblanc*.

Il faut dans cette affaire ,
Ici nous protéger ;
Et nous allons ma chère ,
Et rire et nous nous venger.

ROSINE.

Que cet hôte intraitable ,
Qui nous a méconnus ,
Fasse amende honorable
Aux enfans de Momus.

BELFOND ET ROSINE.

Il faut dans cette affaire, etc.*

HENRIETTE.

Je veux dans cette affaire ,
Tous deux les protéger ;
Moi je saurai me taire ,
Pour les laisser s' venger.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, seule.

Ah ! v'là l'espérance qui me reprend... J'sais pas pour-
quoi, mais j'ai d'la confiance dans les comédiens... C'est
si futé... Et puis d'ailleurs c'te jeune actrice qu's s'marie
dans toutes les pièces, saura ben trouver un moyen de
faire une fois pour moi ce qu'elle fait pour elle tous les
soirs... Et mon parrain va-t-il être dedans en croyant sa
maison pleine de voyageurs.

SCÈNE V.

HENRIETTE, BERTRAND,

BERTRAND.

Le diable soit de tous ces vélocifères, célérifères, voi-
tures accélérées qui ne s'arrêtent ni jour ni nuit, qui ne
laissent aux voyageurs ni le tems de dormir ni le tems de
manger.

Air : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Depuis cet usage importun,
Voyager est une souffrance;
Jadis, ce n'était pas à jeûn
Que l'on faisait le tour de France.
Être léger est de rigueur,
De nos chars, telle est la structure;
Qu'après dîner un voyageur,
Ferait chavirer la voiture.

Le beau mérite d'aller si vite... ah! c'est que personne ne voyage plus pour son plaisir... on ne voit plus que des marchands qui ressemblent à des chevaux de course, ils galoppent les uns après les autres, c'est à qui arrivera le premier dans les maisons de commerce... à peine reçoit-on de tems en tems quelques anglais... encore ils marchandent... ils se plaignent qu'on les rançonne... eh ben! oui... chacun son tour... mais avec le profit je nourris les pauvres de la commune.

Air : *du Vaud, de la danse interrompue.*

Les étrangers, chez moi devraient se rendre,
Si j'les rançonne, on peut me pardonner;
Avec plaisir, j'ouvre une main pour prendre,
Et plus gaiement je tends l'autr' pour donner.
Quand un Anglais, pour le r'pas que j'sais faire,
Pay' double écot par mes soins généreux;
C'est un impôt que j'lèv' sur l'Angleterre,
Pour soulager des Français malheureux.

Mais hélas! l'occasion ne se présente pas souvent; si cela continue, il me faudra quitter l'état.

HENRIETTE.

Ah! mon dieu! qu'vous n'avez guère de patience... Si vous étiez comme la mère Pinson, l'aubergiste de la Licorne, il y a quarante ans qu'elle attend des voyageurs...

BERTRAND.

Faut qu'on m'ait jeté un sort.

HENRIETTE.

Etsi, en votre absence, votre petite filleule avait trouvé le moyen de vous désensorceler.

BERTRAND.

Qui veux-tu dire?..

HENRIETTE.

Que toute votre maison est pleine, toutes vos chambres occupées, que votre salle à manger sera trop petite et qu'il faudra y mettre des rallonges.

BERTRAND.

Explique - oi.

HENRIETTE.

Tenez, voilà des passe-ports qui vous en diront plus que moi.

BERTRAND.

Quoi ! il serait possible...

HENRIETTE.

C'est toutes des personnes comme il faut, qui ont l'air bien calées, bien cossues, et qui ont renvoyé leurs voitures à la poste.

BERTRAND.

Allons, j' vois que le diable n'est pas toujours à la porte des pauvres gens... va bien vite au marché, ma petite, que le repas soit digne de ma maison... je vais voir si mes voyageurs...

HENRIETTE.

Ah ! ils ont défendu leur porte.

BERTRAND.

Ils veulent se reposer, c'est bien... va vite, ma chère enfant.

HENRIETTE, *à part.*

Je cours..... n'oublions ma lettre au directeur du théâtre. (*elle sort.*)

BERTRAND.

Je suis impatient de les voir s'ils pouvaient rester quelques jours dans cette ville.

SCÈNE VI.

BERTRAND, ROSINE, *en élégante.*

ROSINE.

Monsieur est le maître de cette auberge ?

BERTRAND.

Oui, madame, tout à vos ordres... puis-je savoir...

ROSINE.

Mon nom, ma qualité, mes goûts, d'où je viens, où je vais, vous allez le savoir; je n'ai point pour habitude de cacher ce qui me concerne, et surtout je hais les voyages incognito.

Air : du Cabaret.

S'il m'arrive quelque aventure,
Par goût je vais la publier;
J'ai confié, je vous le jure,
Plus d'un secret à mon portier...
J'ai la franchise pour partage,
Vous en jugerez, car mon cœur
Prend pour confident en voyage
L'aubergiste et le conducteur.

BERTRAND.

Enchanté, madame, d'être l'un des deux...

ROSINE.

Je suis madame Ledoux, je me rends à Paris sous la protection de M. Belétoffe qui a bien voulu me donner une place dans sa chaise de poste.

BERTRAND.

Ah! (*il regarde et lit un passe-port.*) M. Belétoffe, commis-voyageur, âgé de vingt-cinq ans.

ROSINE.

C'est cela même... un beau brun, grand, bien fait.

BERTRAND.

Madame est veuve!

ROSINE.

Hélas! non, j'ai un mari, monsieur, et quel mari? je ne le vois jamais et il me rend la plus malheureuse des femmes.

BERTRAND.

Cependant, si vous ne le voyez jamais...

ROSINE.

C'est justement de quoi je me plains...

BERTRAND.

Vous l'aimiez donc beaucoup?..

ROSINE, *vivement.*

Je ne dis pas pas cela, monsieur, je vous prie de le croire, mais, en me mariant, j'ai voulu me donner un maître, perdre ma liberté, m'enchaîner enfin... et depuis

six mois de ménage, M. Ledoux me laisse faire toutes mes volontés... ah! je suis la femme du monde la plus malheureuse.

Air : *Au rocher de Saint-Avelle.*

Toujours emblème d'indulgence,
A tout il sait consentir;
Lorsque je veux danser il danse,
Il dort lorsque je veux dormir;
Jamais de sa part nul obstacle...
C'est toujours sans braver sa loi,
Que je vais au bal, au spectacle,
Plaiguez-moi, monsieur, plaiguez-moi.

2^{me} COUPLET.

Je le voyais avec martyre,
Rester soumis comme un enfant;
Car jamais de le contredire
Il ne me laissa l'agrément!
Si je desire faire emplette
D'un collier, soudain je le voi
M'offrir la parure complète,
Plaiguez-moi, monsieur, plaiguez-moi.

BERTRAND.

Allons, madame, calmez-vous. (*à part.*) parbleu, en voilà une qui se plaint d'une chose dont tant d'autres se réjouiraient.

ROSINE.

Que je me calme? cela m'est impossible; on voit bien, monsieur, que vous ne connaissez pas toute la violence de mon caractère, vous ne savez pas combien j'ai la tête romanesque, il n'y a pas de folie dont je ne sois capable; quand je veux quelque chose, il faut que cela soit; aucune puissance dans le monde n'est dans le cas de m'arrêter. O siècle heureux des exploits chevaleresques! qu'êtes-vous devenus? j'ai manqué à votre gloire.

BERTRAND, *à part.*

Décidément c'est un grenadier en miniature.

ROSINE.

Il est des êtres malheureux, dont la destinée est absolument en contradiction avec leur goût aussi!.. je saurai prendre ce que le sort me refuse.

BERTRAND.

Alors je ne m'étonne pas que madame se plaigne de son mari.

ROSINE.

Mon mari est un monstre ! j'aurais mieux aimé cent fois un tigre pour époux... Oui mon cher, un tigre, car il vaut mieux être injuriée, battue même, qu'abandonnée... C'est moins humiliant : aussi je n'ai pas voulu plus long-temps souffrir ses mauvais traitemens.

BERTRAND.

Tout à l'heure vous vous plaigniez de sa modération.

ROSINE.

Et la liberté qu'il me laisse, monsieur, n'est-ce pas la plus grande injure qu'on puisse faire à sa femme... N'ai-je pas été exposée à mille séductions par sa faute ? N'ai-je pas été l'objet des hommages des hommes les plus aimables, les plus galans ? N'est-ce point encore sa faiblesse qui est la cause de notre séparation.

BERTRAND.

Vous avez donc obtenu une séparation ?

ROSINE.

Une séparation !... moi, me présenter devant les tribunaux ! renouveler le scandale de ces femmes sans conduite, sans principes !... Non, monsieur, non, je me suis fait enlever.

BERTRAND.

Enlever !...

ROSINE.

Oui monsieur, la personne qui m'accompagne est mon ravisseur, et, désormais, puisque je n'ai pu trouver un homme assez fort pour me dominer, je veux me venger sur tous les autres ; je mettrai tous mes soins à les tourmenter, à les faire enrager.

BERTRAND.

L'excellent petit caractère.

ROSINE.

Ma fortune me permet de me présenter dans le monde ;
je suis jeune , jolie , je puis y paraître avec avantage , et
briller. Les bals , les fêtes , les spectacles , les promenades ,
je suivrai tout , et les hommes seront mes esclaves , puis-
qu'aucun n'a voulu être mon maître.

Air : de *Plantade*. (l'Avocat et le Médecin.)

O Circé , j'invoque en ce jour ,
L'art de ta terrible magie ;
Pour créer plus d'un malin tour ,
Assiste moi de ton génie.

D'abord il faut charmer ,
Je saurai d'un regard perfide ;
Par degrés animer
La flamme d'un amant timide.

[Ah ! fuyez pour votre bonheur ,
Celle qui contre vous conspire !
Car messieurs , tout sera trompeur
En elle jusqu'à son sourire !

Sur ce sexe en vainqueur ,
Afin que mon pouvoir s'assure
Je veux perçant un cœur ,
Rirc de la blessure.

Pour mieux troubler quelques cerveaux ,
Qu'amour facilement transporte !
J'ouvrirai souvent mes rideaux ,
Et fermerai toujours ma porte.

Allant jusqu'au Rinci ,
Un caprice me prend , m'amène
Jusqu'à Montmorency ,
Pour qu'un soupirant se promène.

A propos , je veux que ma main ,
Glisse auprès de celui qui m'aime ,
Un billet doux , que le matin ,
Je me serais écrit à moi-même.

Gravement.

Partageant le desir ,
Des plus cruelles souveraines ,
Les grelots du plaisir ;
Seront pour moi le bruit des chaînes.

Avec gaîté.

O Circé , etc ; etc.

BERTRAND , à part.

Joli plan de réforme !

Les Comédiens.

ROSINE.

Maintenant que vous connaissez la malheureuse Ernestine Ledoux, songez, monsieur, que la moindre indiscretion de votre part, le plus petit mot.

BERTRAND.

Croyez, madame...

ROSINE.

Mon mari est puissant, et, pour la première fois, il sera furieux. Il sait la route que j'ai prise, et peut-être, qu'en sa qualité de capitaine de la gendarmerie...

BERTRAND.

Ah! grand Dieu! Mais je suis perdu, s'il vient à découvrir...

ROSINE.

Songez bien que je ne veux pas être connue. Je suis bonne, mais...

BERTRAND.

Il suffit; madame dînera sans doute dans son appartement?

ROSINE.

Non, je dînerai à table d'hôte.

BERTRAND.

Madame ne réfléchit pas que notre table d'hôte étant publique...

ROSINE, sans l'écouter.

Tenez, vous me ferez retenir une loge au spectacle pour ce soir...

BERTRAND.

Au spectacle!... une loge grillée?

ROSINE.

Non, vous prendrez plutôt des places de balcon : on étouffe dans les loges de ces petits théâtres... Surtout le plus grand mystère, si vous ouvrez la bouche de tout ce que je viens de vous dire, je saurai vous la fermer pour quelque temps... (*Avec douceur*) Mon cher hôte, au plaisir de vous revoir : enchantée d'avoir fait votre connaissance... Adieu.

(elle sort.)

SCÈNE VII.

BERTRAND *seul.*

Peste ! quelle luronne ! Mais je me serais fort bien passé de cette pratique-là... et je crains bien que le capitaine de gendarmerie... Il ne me manquerait plus que ce malheur-là... Pour le coup, ma maison serait perdue de réputation... et, je vous le demande, madame veut dîner à table d'hôte, et se montre ce soir au spectacle ?

SCÈNE VIII.

BERTRAND, BELFONT, *avec un costume moitié bourgeois, moitié militaire, des moustaches, un chapeau à cornes, le ton sec et brusque.*

BELFONT.

Holà ! garçons ! Vite des appartemens ; des chambres pour mes gens ; des écuries pour mes chevaux.

BERTRAND.

Voilà, voilà, monsieur. (*A part*) Quelle figure rébarbative.

BELFONT.

Vous êtes l'aubergiste ?

BERTRAND.

A votre service.

BELFONT.

On m'a vanté votre intelligence, votre probité.

BERTRAND.

On est bien bon...

BELFONT.

Cependant, malgré toutes vos qualités, il paraît que votre établissement ne prospère pas.

BERTRAND.

Cela va coussi, coussi... il y a tant de concurrens.... Tout le monde veut se faire aubergiste, restaurateur, traiteur : nous nous mangeons les uns les autres.

BELFONT.

Vous devez faire maigre chair... Eh bien ! si vous voulez , je puis faire votre fortune.

BERTRAND.

Comment , si je le veux ?... Vous me permettrez d'en douter.

Air : de Prévillè et Taconnet.

Quand dans le commerce j'espère
Obtenir un profit certain ;
Pour partager l' bénéfice de l'affaire ,
Je ne vais pas éveiller le voisin.
Mon cher monsieur , votre offre je le pense ;
Ressemble à celle que fit
Ce politique qui , dans un écrit ,
Offrait jadis , vingt-millions à la France ;
Et ne pouvait se donner un habit.

BELFONT.

Je ne promets pas , je donne... Écoutez-moi : je sais que vous êtes un homme hardi , entreprenant.

BERTRAND, *à part.*

Où diable a-t-il donc été aux renseignemens ?

BELFONT.

Vous passez même pour un esprit fort... votre ame est vigoureusement trempée , et votre bravoure à toute épreuve...

BERTRAND, *à part.*

C'est singulier... Au fait , on ne se connaît pas soi-même.

BELFONT.

Moi , j'ai long-temps fait la guerre dans la forêt Noire.

BERTRAND.

Ah ! mon Dieu !... dans la forêt Noire.

BELFONT.

J'ai fait plus d'une action de courage ,

BERTRAND, *à part.*

Par dessus les haies...

BELFONT.

Tantôt enlevant les convois , débarrassant les propriétaires de leur superflu , guérissant les voyageurs de la manie de quitter leurs maisons , le tout pour chasser la

monotonie de mon existence. Quand je n'avais pas d'argent, (*faisant le signe de mettre un pistolet sur la gorge*) j'en empruntais; quand j'en avais trop, je le partageais, car, tel que vous me voyez, je suis bon... très bon... Je m'appelle Ledoux.

BERTRAND, *tremblant*.

Monsieur Ledoux.

BELFONT.

Fatigué enfin de courir après la fortune, qui ne s'exposait plus sur les grandes routes, j'ai quitté ma société, et je me suis jeté dans les fournitures; je suis devenu munitionnaire... chargé pendant long-temps des approvisionnements de fourrage.

BERTRAND.

Vous avez mis du foin dans vos bottes.

BELFONT.

J'avais en outre une place dans les douanes.

BERTRAND.

Alors vous mangiez à deux rateliers.

BELFONT.

La guerre finie, j'ai lâché les fournitures... Il n'y a pas de l'eau à boire en temps de paix. A la suite d'une petite discussion avec l'administration des douanes, on m'a forcé de donner ma démission; mais les connaissances que j'ai acquises dans ma place me sont d'une grande utilité dans la nouvelle branche de commerce que j'exploite.

BERTRAND.

Il a dû vous passer par les mains des marchandises de toutes espèces... Et quel est le genre de commerce auquel monsieur se livre maintenant?

BELFONT.

A la contrebande.

BERTRAND, *à part*.

Comme il dit ça gaiment... (*haut*) Comment, mais autant dire...

BELFONT.

Que je suis contrebandier... et j'en fais vanité. Eh! mon ami, cette profession est en faveur plus que jamais.

Air : *Moi j'aime la danse.*

Tout est contrebande,
Regardez bien, dans tous les métiers
C'est une bande
De contrebandiers.

C'est un procureur,
Qui sans pudeur
Brouillant les gens,
Qui sont amis, même parens...
Sur chaque famille
Grapille !

Il porte au palais
Trente procès ;
Fait bien des frais,
Mais qui jamais
L'arrêta !

Les douaniers ne sont pas là.
Tout est contrebande, etc.

2^{me} COUPLET.

Là c'est un marron,
Qui vrai larron,
Veut sans brevet, tout escompter,
Tout acheter !
Fait la marande,
Et vend en fraude
Rentes et contrats,
Piastres, ducats...
Fait maint transport ;
Et s'il faut payer un report,
Gagne vite le premier port.
Tout est contrebande, etc.

3^{me} COUPLET.

A tort ; à travers,
Pillant des vers,
Et des couplets,
Force sujets,
Bons ou mauvais,
Au Parnasse
Un auteur se place...
Il livre au public
Son vil trafic !
On applaudit
A son esprit ;
Il court au but,
Et va dormir à l'Institut.

Tout est contrebande,
Regardez-bien dans tous les métiers ;
C'est une bande
De contrebandiers.

BERTRAND.

Et vous veniez me proposer.

BELFONT.

De faire de votre maison un dépôt de marchandises.

BERTRAND.

C'est à dire que je serai recelleur, moi, qui n'oserais faire entrer dans ma maison une taupette d'eau-de-vie.

BELFONT.

Libre à vous de refuser mes offres... Mais vous avez mon secret... Songez bien que si je venais à être découvert, je ne m'en prendrais qu'à vous... qu'à vous seul, entendez-vous.

BERTRAND.

Comment puis-je vous compromettre, je ne sais pas même votre nom ?

BELFONT.

Vous avez mon passeport, ou plutôt celui d'un de mes amis, sous le nom de Courtois; mais mon véritable nom est Ledoux.

BERTRAND.

Ledoux... ah !... Monsieur est marié ?

BELFONT.

Sans doute, à une femme que j'idolâtre... un trésor de sagesse et de vertus !...

BERTRAND.

Ah ! je respire ! ce n'est pas celle qui est ici.

BELFONT.

Une petite brune, les yeux noirs.

BERTRAND, à part.

C'est bien cela... et puis le nom... c'est elle.

BELFONT.

Mes affaires me forcent à des absences fréquentes ; mais je ne suis pas jaloux... Cependant celui qui tenterait de me ravir son cœur, celui seulement qui oserait servir les desseins d'un séducteur... jusqu'à l'aubergiste...

BERTRAND.

Ah mon Dieu !..

BELFORT.

Qu'est-ce que vous avez donc ?.. Je dis que même jusqu'à l'aubergiste qui recevrait ce couple coupable ne pèrirait que par ma main...

BERTRAND, *à part.*

Je n'ai plus une goutte de sang dans mes veines.

BELFONT *souriant.*

¶ Mais heureusement que je n'ai rien à craindre, ni vos confrères... Parlons d'autre chose : connaissant vos scrupules... je crois devoir vous prévenir que j'ai fait entrer ici en contrebande...

BERTRAND.

Aih ! aih ! aih !.. des marchandises anglaises...

BELFONT.

Non, non, marchandise française.

Air : Eh ! ma mère, est-ce que je sais ça.

C'est une fille jolie,
Vertus, grâce, et coëtera.

BERTRAND.

Les commis de la régie
N'ont rien à dire à cela.

BELFONT.

Si vous voyez sa décence.

BERTRAND.

Mon dieu, d'ici je la vois.

BELFONT.

C'est la candeur, l'innocence.

BERTRAND.

Ça n'est pas soumis aux droits.

C'est la fille d'un riche fermier de la Normandie.... de l'esprit, de la grâce, de la gentillesse : son nom est Lucette ; elle était sur le point de se marier, lorsque son prétendu l'a quittée brusquement pour courir après une autre femme, et, dans son dépit, elle a consenti à me suivre.

BERTRAND, *à part.*

Il paraît que monsieur vaut madame.

BELFONT.

Je vous la recommande. Vous mettrez son couvert à côté du mien.

BERTRAND.

Quoi, monsieur, vous voulez dîner?..

BELFONT.

A table d'hôte, c'est plus gai.

BERTRAND, à part.

Oh mon Dieu!... sa femme... Que faire?... que devenir?

BELFONT.

Et le plutôt possible, car il faut que nous allions au spectacle.

BERTRAND, à part.

Elle qui doit y aller aussi.

BELFONT.

Air : *De la danse des Scythes.*

Préparez tout ce qu'il faut,

Et pour nous au plutôt,

Mon cher, qu'on mette la table.

BERTRAND.

Je crois qu'en haut tous les deux,

Vous seriez beaucoup mieux

Que dans notre grand salon.

BELFONT.

Non,

J'aime la société ;

Près de la beauté,

Je suis, doux, aimable, affable.

BERTRAND, à part.

Ah! si sa femme descend,

Adieu l'sentiment!

Ça s'ra l'arrivée du diable.

BELFONT.

Préparez tout ce qu'il faut, etc.

SCÈNE IX.

BERTRAND.

Est-il effronté d'aller se montrer en public... Ah! il n'est pas timide celui-là!... Oser me proposer de faire de ma maison un repaire... un... Mais que vais-je devenir, s'il trouve M^{me} Ledoux avec M. Belétouffe... Il est capable de mettre le feu à la maison... Au diable cette petite sotte de Henriette qui a reçu un tel individu. Au fait elle ne pouvait pas lui dire que l'auberge était pleine, on sait bien qu'ici il y a toujours de la place...

Les Acteurs.

SCÈNE X.

BERTRAND ROSINE, *en paysanne normande.*

BERTRAND.

Ah! maintenant v'là la p'tite Normande... Elle est ma foi ben gentille.

ROSINE.

Ah! bonjour, M. l'aubergiste... j'voulais vous d'mander une chose... Quoi est-ce donc?... Ah! m'y v'là... Laissez-on entrer en bonnet à votre spectacle?

BERTRAND.

Oui, mon enfant.. nous ne faisons pas tant de façons en province, et les paysannes n'portent pas encore de chapeaux... Vous aimez donc le spectacle?

ROSINE.

Ah! si je l'aime! J'aime pas trop la tragédie, ils parlent trop haut... Oh! mais la comédie! où c'qu'y a d'dans des romances, comme ça m'va... Ça m'amuse, et puis, voy'vous, ça instruit fièrement, aujourd'hui c'est une espèce d'enseignement mutuel.

BERTRAND.

Vous êtes la petite Lucette dont on m'a parlé...

ROSINE.

Ah! c'est mon protecteur qui vous aura parlé de moi.. Ah! le brave homme.

BERTRAND.

• Si la pauvre enfant savait... Mais un seul mot me perdrait.

ROSINE.

Il veut bien se charger de me conduire à Paris et de m'y placer... C'est bien heureux que je sois tombée en de pareilles mains... Je ne regrette plus le prétendu qui m'a plantée-là.

BERTRAND.

Je sais votre aventure... Vous n'avez aucun espoir?

ROSINE.

De le retrouver... Ah ben oui! j'y pense plus... C'est un mauvais garnement qui m'avait ensorcelée... Croiriez-vous qu'il avait déserté trois fois. J'm'y étais attachée, je

n'sais pas pourquoi ; c'est si farce l'amour, ça vous prend si drôlement...

Air nouveau de Miller.

Ah ! c'est bien drôle sur l'honneur,
Comm' l'amour entre dans un cœur,
Ça vous saisit comme une migraine,
On n' pense à rien
V'là qu'un vaurien
A côté d'vous rôd' dans la plaine
On l' trouve av'nant ;
Car il vous dit gentille,
V'là qu'on babille,
Qu'on vanne, qu'on grapille,
Dans l'bois on sautille,
Et v'là comment (bis.)
Au trébuchet s'laiss' prendr' un' fille,
Et v'là comment (bis.)
S' termine le sentiment.

Oui, mais bientôt v'là q' ça s' retourne,
C'est ennuyeux
D' voir les mêmes yeux.

Quand on s' rencontre on se détourne,
Quand vient l'amant,
On l' chicanne, on le houspille,
On dort quand il babille,
Il r'çoit des coups d'aiguilles,
On l'envoie jouer aux quilles,
Et v'là comment (bis.)
Du trébuchet s'échappe un' fille,
Et v'là comment (bis.)
S' termin' le sentiment.

Maintenant j' veux ben m't'nir et mériter la confiance de celui qui veut m'marier et m'doter.

BERTRAND.

Vous tenez à une famille aisée... à de bon fermiers.

ROSINE.

Ah ! ah !.. c'est encore lui qui vous aura dit ça... Ah ! est-il bête l'aubergiste d'y croire comme ça... Ah ! pour l'avoir dit, j'l'ai dit ; mais c'était en manière d'plaisanterie... Pourquoi qu'il m'fait des d'mandes comme ça ?.. Qu'est-ce que ça signifie ?.. C'est des bêtises...

Air : des Ensorcelés.

Quand pass' un' jeunesse, qu'est-c' qu' ça fait,
D' savoir c' qu'ell' n'est pas, où c' qu'elle est ;
Quand une fille est jolie,
Faut être sot pour causer...
Car l' tems s' perd à jaser,
Quand on leur dit tappe là !

Les gas d' la Normandie,
N' s'occup'nt pas d' ces choses-là.

2^{me} COUPLET.

N' faudrait-il pas, chez l' procureur,
Prendre un certificat d'honneur;
Ah ! mon dieu, queu manie !
D'imprimer sur papier,
Not' prenom, not' métier;
Quand sous l'ormeau l'on va,
Les gas d' la Normandie
N' regard'nt pas ces chos's-là.

(*Elle danse sur la ritournelle.*)

Mais, à vous, j'vous dirai que j'suis fille d'un pauvre
berger, et, comme vous l'pensez bien, pas si hête que
d'passer ma vie à garder des moutons. Une fois à Paris,
oh ! j'suis sauvée... Je deviendrai une grande dame,
comme ma cousine Marguerite, qu'est maintenant de-
moiselle de comptoir dans un beau café. Elle a une dou-
zaine de beaux garçons a qui elle commande.

Air : *d'Azémia.*

Ah ! que je sens d'impatience,
D'être demoisell' de comptoir ;
Je s'rai mise avec élégance :
L' printems en blanc, l'hiver en noir ?
J' promène sur chaque table,
Un sourire agréable ;
J'accueille d'un r'gard flatteur
L' consommateur.
J' prends avec grâce,
Le sucre que je casse ;
J'agit' douc'ment
Mon p'tit marteau d'argent !
Allons donc, garçon ;
Servez, servez donc
Drelin, drelin, drelin,
Din, din.

Une glace à gauche, du café à droite, servez du ratafiat,
du cassis, du noyau, du cent-huit ans... Allons donc,
garçon... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est-y amusant
d'faire aller les hommes comme ça.

Ah ! quelle vie

Jolie,

Qu' c'est charmant un comptoir !

Ah ! qu'elle vie

Jolie,

J' voudrais déjà m'y voir...

Si on ne veut pas de moi pour demoiselle , je me présenterai comme femme , comme veuve , comme ce qu'on voudra ; j'ai plus d'une ruse dans mon sac.

BERTRAND.

Les Parisiens sont aussi rusés que vous pourrez l'être.

ROSINE.

Alors je m'adresserai aux étrangers , aux Anglais , ils ne sont pas malins eux... C'est un plaisir de les attraper. (*On entend Belfont frédonner un refrain.*) Ah mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends donc là ?.. Ce refrain m'est connu ; c'est la voix de mon premier prétendu , de M. Belétoffe.

BERTRAND.

M. Belétoffe , commis voyageur.

ROSINE.

C'est mon coquin de déserteur , il n'est pas plus commis voyageur que vous.

BERTRAND.

Ah mon Dieu ! pas plus commis voyageur que moi... Quoi le galant de la femme du contrebandier serait le futur de... Ah ! j'en perdrai la tête.

ROSINE.

Ah mon Dieu ! vous ne savez pas que vous avez reçu dans votre maison. Si on venait à découvrir qu'il est chez vous... Avec ça que j'sommes ben sûre qu'on est à ses trousses... Mais, j'y pense , vous êtes peut-être tous deux d'intelligence...

BERTRAND.

Comment ? je m'entendrais avec un homme que je ne connais pas.

ROSINE.

Eh bien ! voulez-vous que j'appelle quelqu'un.

BERTRAND.

Non , non... (*A part.*) Et l'autre qui surprendrait sa femme.

ROSINE.

Vous voyez bien que vous êtes d'intelligence... Prenez-y garde , car avec son air gai et bon enfant , c'est un gail-
lard à vous faire sauter vous et votre maison comme il boirait un verre de vin.

BERTRAND.

Faire sauter ma maison... Ah ça ! mais c'est donc un diable cet homme-là ?

ROSINE.

Allons ! allons ! faites l'effrayé, l'ignorant, mais ça ne peut pas prendre, voyez-vous ; rien qu'à vous voir, j'aurais gagé que vous étiez de sa bande.

BERTRAND.

Moi...

ROSINE.

Air : *des Grisettes.*

Je vois hélas ! clair dans c't affaire,
 Votre bonn' min' m'a mise dedans ;
 Et je vois maint'nant sans mystère,
 Que vous êtes un chef de brigands.
 J'vous dénonc'rai dans ma vengeance,
 C'est affreux, soit dit entre nous ;
 D'conspirer contre l'innocence,
 Quand elle vient souper chez vous.
 Je vois hélas ! clair, etc.

BERTRAND.

Comment va s' terminer cet' affaire ?
 Elle pens' que je l'ai mise dedans ;
 Ell' m' dénoncera si j' la laisse faire,
 Et m'f'ra pendr' comm' chef de brigands.

SCÈNE XI.

BERTRAND, *seul.*

Que je suis de sa bande... Ah mon Dieu ! est-ce que ce serait... Le voici... Tâchons de cacher mon trouble... Je dois être pâle à faire peur.

SCÈNE XII.

BERTRAND, BELFONT, *en costume de vieux commis voyageur, et couvert d'un manteau. Caricature.*

BELFONT.

Air : *Nouveau de Miller.* (Mauvaise langue de village)

Toujours d'une joyeuse humeur,
 Braver et le vent et l'averse ;
 Mener de front le plaisir et le commerce,
 Voilà, voilà le commis voyageur.
 Voilà le commis, (*bis*) le commis voyageur.

Dans chaque auberge on me renomme,
 Et grâce à mes discours séduisans ;
 Dans le commerce on me surnomme
 Le nestor des commis marchands.
 Marchand de vin nomade,
 Je crains peu les bouillons...

Frappant sur son ventre.

Je mets là, camarade,
 Tous mes échantillons.
 Toujours d'une joyeuse humeur, etc.

2^m^e COUPLET.

Par une analyse savante,
 De mon palais le tact dégustateur,
 De la liqueur ou calme ou pétillante,
 Sait apprécier la valeur ?
 Heureux qui de la science
 Prend le goût en lisant....
 Mais plus heureux, je pense,
 Qui s'instruit en buvant.
 Toujours d'une joyeuse humeur, etc.

Vive la joie! mon cher hôte... En attendant le dîner,
 êtes-vous homme à jouer avec moi un demi bol de punch
 à l'écarté?

BERTRAND, *à part.*

Il cherche déjà à m'entamer : tenons-nous bien.

BELFONT, *approchant une table et prenant un
 jeu de cartes.*

Voilà justement une table et des cartes.

BERTRAND.

Monsieur, je ne sais aucun jeu.

BELFONT.

Comment? un maître d'auberge qui n'est pas en état
 de faire sa partie? Votre éducation a donc été man-
 quée? Aujourd'hui, tout le monde joue à l'écarté; c'est
 le jeu à la mode: aussi, à Paris, dès l'âge le plus tendre,
 on mène les enfans chez Comte, prendre des leçons de
 cartes et d'escamotage.

BERTRAND, *à part.*

D'escamotage... Nous y voilà.

BELFONT.

Et pas un jeune homme bien né qui ne sache, en en-
 trant dans le monde, faire sauter la coupe, et mille au-
 tres petits tours d'adresse qui font le charme de la société.
 Tenez... regardez-moi... coupez... (*il lui montre comme
 on fait sauter la coupe*) encore (*même jeu*).

BERTRAND.

Je n'y vois rien..... Mais n'appelle-t-on pas ça tricher ?

BELFONT.

Cela s'appelle corriger la fortune.

BERTRAND.

Monsieur, je vais vous faire préparer votre punch ; mais quant à moi.

BELFONT.

Vous n'en prendrez pas ?.. Eh bien ! un verre de Madère ou de Malaga ; voilà des buffets qui, j'en suis sûr, en renferment d'excellens. (*Il ouvre un buffet, prend une bouteille et un verre.*) Comment ? des flacons à la mode : l'esprit des auteurs en bouteille ; du Racine, du Molière..... ces liqueurs doivent être fort bonnes.

Air : Restez, restez, troupe jolie.

J'approuve la mode nouvelle,
De renfermer dans un flacon
Cette liqueur qui nous rappelle
Chapelle, Favart, ou Piron !
C'est payer au jus de la treille
La dette des auteurs chéris ;
Et reporter dans la bouteille,
L'esprit qu'elle versa jadis. *Il remplit son verre.*

BERTRAND, à part.

Il agit comme chez lui.

BELFONT.

Allons, le coup d'avant.

BERTRAND.

Excusez-moi, je ne prends jamais rien entre mes repas.

BELFONT.

Ah ! ah ! vous êtes pour le coup du milieu seulement. Vous avez tort... Moi je prends à toute heure, avant, après, toujours enfin.

BERTRAND, à part.

Il prend toujours...

BELFONT.

Je n'ai pas encore vu votre salon de cent couverts, car vous en avez sans doute un, comme tous vos confrères, pour les repas de noces et de corps.

BERTRAND, *à part.*

Les couverts!... c'est cela. (*Haut.*) Monsieur, les grandes réunions sont si rares.

BELFONT.

C'est égal, je suis sûr que vous avez une belle vaisselle plate bieu lourde, bien gothique.... et de l'argenterie.... tant et plus... Il faudra nous faire voir cela.

BERTRAND, *à part.*

Oui, prends garde de le perdre.

BELFONT.

Et le coffre-fort, le portefeuille, je suis sûr que tout est bien garni. Nous avons de l'or, des billets de banque ou des bons au porteur?.. Rien n'est plus commode; ça n'a pas de maître; tout le monde peut toucher ça.

BERTRAND.

Ah! monsieur! un pauvre aubergiste comme moi... Le commerce va si mal.

BELFONT.

Ta, ta, ta, vous faites le misérable; mais je ne suis pas votre dupe. Parlez sans crainte, je ne veux que votre bien.

BERTRAND, *à part.*

Il ne veut que mon bien, c'est assez clair.

BELFONT.

Nous causerons de tout cela quand vous serez de la société.

BERTRAND.

Comment, de la société?

BELFONT.

Oui... Le contrebandier, la femme enlevée, la petite normande et moi ne faisons qu'une même compagnie sous les ordres d'un célèbre lazzaronne.

BERTRAND.

Un Lazzaronne...

BELFONT.

Comment, vous ne l'avez pas vu? Il est dans votre chambre... Là... tenez.

BERTRAND.

Dans ma chambre?... Je vais y mettre bon ordre. (*Il*

Les Acteurs.

entre dans un cabinet ; pendant ce temps, Belfont se travestit en chanteur italien.) Ah, mon Dieu !

BELFONT.

Signor, permettez que je vous chante pour vous distraire une Cavatine, une Tyrolienne d'un célèbre maître d'Italia ; ascolta.

Air italien.

Una vaga giuvineta

Buona buona squieta squieta

Mc diceva chenon a mava (bis.)

Che non tratava altre che te

Io non amo io non trata (voix de femme.)

Io non trata io non trata altre che mé

Vada caza vada caza retroarla (voix d'homme.)

Prima desserme prima desserme ce duto

Da vi cina oddoun stranuto

Prosit guardo alcum non ce

Non nen niente dice alor la signorina

Non nen niente alcum non ce

le cagnolino e refredata che vada alleto

Vada alleto vada alleto e guarira

Ma gli stranuti va duno crecundo

Sciamo quasi senzo quavi a la duzena

Malzo impiede il luno prendo

Che va la voglio cridar.

Alzo el tapete del tavalino.

E in vece del cagnolino

Trova un mar cheze di qualita

Done mio cara done mic belle

De voi non parlo parlo di quelle

Che corbella vono esti pover omini

Con bona grazie cento annisa.

BERTRAND.

Je ne sais plus où j'en suis. Quel singulier particulier.

BELFONT, *riant*.

Eh bien ! mon cher hôte, si vous voulez, je vous initierai à tous mes petits talens, notre métier vaut bien le vôtre, et, si vous y consentez, je vous enrôle... Il faudra que vous soyez des nôtres, vous et votre filleule.

BERTRAND.

Mon Henriette ?

BELFONT.

Un de nos camarades en est épris ; c'est tout à la fois un mariage d'inclination et de convenance. Allons, allons, nous arrangerons cela.

Air : *Du pas des Trois-Cousines.*

Vous saurez bientôt nous connaître,
Nous charmerons tous vos momens,
Et chaque jour vous pourrez être
Témoin du succès d vos enfans.

BERTRAND.

Quand on gravera pour l'histoire
Les Brigands d' chaque nation,
Pour mes descendans quelle gloire
De m' voir dans la collection.

ENSEMBLE.

BELFONT (*sortant*).

Vous saurez bientôt nous connaître, etc.

BERTRAND.

J's'rais peu flatté de connaître
Et de suivre de semblables gens,
Un aubergist' n' peut pas être
L'ennemi de tous les passans.

SCÈNE XIII.

BERTRAND HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon parrain!.. mon parrain!..

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est?

HENRIETTE.

Encore un courrier. Quand on est une fois en veine...

BERTRAND.

Elle est belle la veine... Tu ne connais pas, malheureuse, les gens que tu as reçus en mon absence : des femmes folles, des contrebandiers, des faux commis voyageurs.

HENRIETTE, *avec une frayeur feinte.*

Ah, mon Dieu! que m'dites-vous là... Au secours!

BERTRAND.

Paix donc... Ne fais point d'éclat, où nous sommes perdus.

HENRIETTE.

Ils avaient l'air si honnête.

BERTRAND.

Que faire? ils sont en force... Croirais-tu qu'ils ont formé le projet de te marier à l'un de leurs confrères.

HENRIETTE.

Un de leurs confrères ! Eh bien ! plutôt que de nous compromettre davantage , je me risque.

BERTRAND.

Malheureuse ! je ne veux pas te sacrifier.

Air : *Dis-moi , mon vieux.*

Les r'proch's faits à ton imprudence
Seraient, je crois, bien superflus,
Il serait trop tard, car je pense
Que demain nous n'exist'rons plus ;
Comment sortir de cette affaire,
La band' rode du haut en bas,
Je frais sonner l' tocsin, ma chère,
Si j'étais sûr qu'on ne l'entendit pas.

HENRIETTE.

Ah ! j'entends un postillon.

BERTRAND.

Eh bien ! dis-lui qu'on ne loge plus ici... et j'crois vraiment que l'parti le plus sage est de décrocher l'enseigne.

HENRIETTE.

Ah ! vous voulez rire ; tenez , encore celui-là , et puis après vous verrez.

SCÈNE XIV.

BERTRAND, ROSINE, *en petit postillon.* HENRIETTE.

ROSINE.

Air : *De la Galopade.*

A propos
J' prends dispos ,
Le galop
L' pas ou trot ,
Dans ma route
Ça coûte que coûte..
Chaque jour je prends l'air,
Et je vais, postillon d' fer,
Comme la tortue ou l'éclair,

Quand j'mène un procureur,
Ou quelqu' célèbre docteur,
Pour retarder le mal,
Je dis r'tenons mon ch'val.

A propos, etc.

Quand lassé d'un retard,
Un officier d'hussard
Enlève un jeun' tendron,
Vite un p'tit coup d'éperon.

A propos, etc.

Quand des Français bannis
Reviennent au pays,
Je sais les rendre heureux
J' vais ventre à terre pour eux.

A propos, etc.

Eh bien! vous voilà tous en l'air. Vous croyez sans doute que je vous amène une riche famille anglaise, un milord et sa suite, que je vais retenir toutes vos chambres, commander un repas somptueux : ça n'est pas une aussi bonne pratique.

BERTRAND.

Tant mieux ! tant mieux ! car tous mes logemens sont malheureusement pris, et j'aurais été très embarrassé... Qui nous amènes-tu donc ?

ROSINE.

Devinez un peu.

BERTRAND.

Des militaires !

ROSINE.

Ils ne vont en poste que quand il faut défendre leur prince et leur pays.

BERTRAND.

Des magistrats ? des juges ?

ROSINE.

Ils vont, à petites journées, dans de bonnes demeures.

BERTRAND.

Des fournisseurs? des munitionnaires?

ROSINE.

Ils volent... ils vont plus vite que nous.

BERTRAND.

Des auteurs?

ROSINE.

La plupart vont à pied.

BERTRAND.

Des banqueroutiers?

ROSINE..

Nous ne sommes pas sur la route de Bruxelles.

BERTRAND.

Au fait, qui nous amènes-tu, parle?

ROSINE.

M. l'Inspecteur-général, qui, en faisant sa tournée, veut bien visiter votre établissement.

BERTRAND, *à part.*

L'inspecteur-général? Ah! mon Dieu! dans quel moment... Ma maison qui est pleine de bandits... La peste soit de sa visite.

ROSINE.

Que dites-vous?

BERTRAND.

Rien, je suis trop flatté.

HENRIETTE.

La bonne aubaine, mon parrain.

BERTRAND, *à part à Henriette.*

Où, s'il vient à découvrir les gens qui sont chez nous, nous sommes perdus. (*Haut.*) C'est drôle, je ne connais pas ce petit gaillard-là.

ROSINE.

Je le crois bien, je ne suis que d'aujourd'hui dans ce pays, et je cours, pour rendre service, pour la première fois et par occasion.

BERTRAND.

Prends garde de te casser le cou.

ROSINE.

Ah! je prendrai la bonne route, on la trouve quand on veut.

Air : *De Marianne.*

Celui qui fuit loin de sa mère
Pour servir l'état et son roi,
S'achemine vers la frontière
Tout saisi de crainte et d'effroi.

Le tambour bat,
Nouveau soldat
Pâle et tremblant,
Il part en murmurant;
Bientôt l'ennemi
S' présente à lui.

Il se rassure, et d'un pas affermi,
Bravant le trépas qu'il redoute,
De nos soldats il a le cœur.
Il marche, il vole, et de l'honneur
Il a trouvé la route.

Eh bien ! je ferai de même à Paris, si j'y vais, et je serai
peut être aussi heureux.

Dans ce pays plus que dans l'nôtre;
Le pavé, dit-on, est glissant,
Et c'est à qui passera l'autre
Pour arriver plus promptement.

Les intrigans
Vont en tous temps,
Petits et grands
Vont trottant,
Se heurtant,
L'un est chassé,
L'autr' renversé,
Plus d'un musard

Arriv' souvent trop tard.

Quant tant de gens sont en dérouté,
J'ai pris la post' pour être certain
De ne pas rester en chemin
En suivant la grande route.

Ça n'est pas maladroit, ça, heim ?

BERTRAND.

Tu as bien fait; vas boire un coup à l'office.

ROSINE (*fausse sortie*).

Ah ! j'oubliais... une lettre qu'on vient de me remettre
à l'instant pour deux voyageurs qui sont chez vous... Par-
don; moi, pensant qu'elle était pour moi, je l'ai déca-
chetée... C'est sans conséquence, car je ne sais pas lire..

Adieu, père Bertrand, j'vais voir au buffet si votre vin me fera tourner la tête, et s'il est si dangereux pour les postillons que votr' filleule pour les voyageurs.

(Il se sauve.)

SCÈNE XV.

BERTRAND, HENRIETTE.

BERTRAND, *lisant l'adresse.*

A monsieur Belfont et à mademoiselle Rosine, artistes du théâtre de Bordeaux; qu'est-ce cela veut dire? ces personnes ne sont pas chez moi.

HENRIETTE.

Je vous demande pardon, mon parrain.

BERTRAND.

Quoi! des comédiens dans ma maison! il ne manquerait plus que cela.

HENRIETTE.

Oh! je suis bien sûre que quand vous connaîtrez ceux-ci, vous ne me gronderez pas de les avoir reçus... lisez plutôt cette lettre...

BERTRAND.

Elle n'est pas pour moi.

HENRIETTE.

C'est égal, ça vous regarde et je réponds qu'on ne vous en fera pas de reproche.

BERTRAND

Allons, tu le veux (*Il lit.*) « J'accepte avec empressement l'offre que vous me faites de jouer ce soir au bénéfice de notre vieux camarade Derfort, et celle de donner, pendant votre séjour ici, quelques représentations, moyennant une part dans la recette qui servira à doter la filleule du père Bertrand, s'il consent à son mariage avec le jeune Derfort. Venez promptement, nous signerons notre marché et nous boirons le vin des accordsailles. »

Le Directeur du théâtre de Bordeaux,

DUPONT.

Voilà une action qui me raccommode un peu avec les comédiens, je voudrais les voir.

(4^r)

HENRIETTE.

Les voir... je les aperçois...

SCÈNE XVI.

LES PRECEDENS, BELFONT, ROSINE, *vêtus comme à la première scène.*

HENRIETTE.

Air : *De la clochette.*

Les voilà, les voilà,
Chacun d'eux est aimable,
Les voilà, (bis.)
Ah! montrez vous affable,
Les voilà. (ter.)

BERTRAND.

Moi les brusquer... l'actrice est si jolie
Que je conçois qu'on aim' la comédie.

BELFONT ET ROSINE.

Nous voilà, (bis.)

BERTRAND.

Monsieur, madame, votre conduite généreuse... excusez mon indiscrétion... cette lettre qui vous est adressée...

BELFONT.

Nous en connaissons le contenu.

ROSINE.

Si vous l'approuvez, nous allons nous rendre chez le directeur.

BERTRAND.

Vraiment je le voudrais de tout mon cœur, mais ce serait laisser ma maison au pillage, si vous saviez les gens qui la composent.

BELFONT.

Nous les connaissons.

Les Acteurs.

ROSINE.

Et nous en répondons comme de nous.

BELFONT.

Vous les verrez tous paraître dans un petit vaudeville à travestissemens que nous devons jouer ce soir.

BERTRAND.

Comment, le Contrebandier, la Femme enlevée, le Postillon ?

ROSINE.

Ce sont nos rôles de débuts.

BERTRAND.

Et l'Inspecteur général ?

HENRIETTE.

Tout ça est de leur fabrique.

BERTRAND.

Vous pourrez vous vanter de m'avoir fait une belle peur.

BELFONT.

Allons, mon cher Bertrand, marions la petite filleule, ne jugeons plus les gens sur leur mine.

ROSINE.

Et surtout plus de préventions contre les comédiens.

Air : *Chœur des Chasseurs* (Robin des Bois).

CHOEUR.

Grâce en ce jour
A la métamorphose,
Enfin dans sa cause
Triomphe l'amour.
Par une comédie
Combien ne voit-on pas
De gens dans cette vie
Se tirer d'embaras.
Ah que la danse
Soudain commence,
Momus, je pense,
Avec nous redira :
Tra, la, la, la, etc.

BELFONT.

En comblant les vœux
D'une fille jolie,
Notre étourderie
Fait deux heureux.

HENRIETTE.

Qu'un' fill' s'désespère
Henriett' lui dira
Pour arranger l'affaire,
Les comédiens sont là.

ROSINE.

Quand pour offrande
L'hymen te demande,
A la petit' Normande,
Garde un souvenir là.....

BERTRAND.

Bientôt, ma chère,
Tu seras mère,
L'marmot, j'espère,
Sur mes cass'rols battra,
Tra, la, la, la, etc.

BELFONT.

Rosine partons,
Le devoir nous engage,
Mettons-nous en voyage,
A Paris arrivons.

ROSINE.

Quelle crainte subite
Vient me saisir. . . enfin
Je ne sais quoi m'invite
A rester en chemin.

BELFONT.

Va... le parterre,
Juge sévère,
Pour nous, j'espère,
S'adoucira...

(44)

ROSINE , au public .

J'en reçois d'avance
La douce esperance ,
Belfont , l'indulgence
Pour nous répét'ra.

CHOEUR.

Tra, la, la, la, etc.

72939

FIN.

~~17675~~

